

A close-up photograph of a person's hands raised in prayer, palms facing forward. The hands are silhouetted against a warm, golden, slightly blurred background. The lighting is soft and directional, highlighting the contours of the fingers and palms. The overall mood is one of devotion and spiritual connection.

*... avec
les mains
levées vers
le ciel*

1 Rois 8, 54

Cher amis,

Adelano di Zeri, 19 mars 2020
Ermitage de Sainte Marie Madeleine

«La paix soit avec vous!».

Le temps dans lequel nous vivons est un moment difficile, pour tout le monde, sans distinction. Le monde entier, l'humanité vit ce drame. Nos habitudes, le travail, l'école, la vie de famille, la vie ecclésiale, les relations, ont été complètement bouleversées par cette urgence sans précédent dans l'histoire moderne.

Les circonstances ont imposé des règles restrictives pour tenter d'endiguer et de limiter la contagion. Il est impressionnant de voir les rues vides, les places désertes, les portes barrées des écoles, la fermeture des églises, l'Eucharistie célébrée en privé par les prêtres, pour le peuple, pour l'Église, pour toute l'humanité, malheureusement sans la communauté.

En ce moment, les paroles de Jésus adressées à la samaritaine (*Jean* 4, 23-24) résonnent avec un écho très particulier:

«... l'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité: tels sont les adorateurs que recherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer».

Aujourd'hui plus que jamais nous sommes appelés à redécouvrir notre être de «*petites églises domestiques*»¹, en nous adressant comme des fils au Dieu Père où nous sommes, dans nos maisons, renforcés par la communion qui nous unit à nos frères, levant les mains au ciel, invoquant son aide, sa protection, sa présence, pour nous, pour nos proches, pour ceux qui ont besoin de notre souvenir constant, «*pour ceux qui ont le plus besoin de sa miséricorde*».

Nos maisons devraient ainsi devenir l'espace vital, intime et familial, un «*temple*» où chacun, en communion spirituelle avec toute l'Église, vit «*séparé de tous, mais uni à tous*»², dans la conscience de former «*un seul corps en Christ*» (*Romains* 12, 4-5). Unis dans «*un seul cœur*»

(*Actes* 1, 14), nourris de la Parole, assidus dans la prière, invoquant Dieu avec simplicité. Mes amis, c'est le moment de vivre l'*ecclésiologie de communion* la plus parfaite.

Avant d'être un lieu, nous sommes notre maison. La *Lettre aux Hébreux* s'en souvient quand il dit, concernant l'incarnation de la Parole, citant le *Psaume* 40: «... *tu m'as formé un corps*» (10, 5), c'est-à-dire une maison. Non seulement une maison, mais aussi un temple: «*Ne savez-vous pas que vous êtes un sanctuaire de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Car le sanctuaire de Dieu est saint, et ce sanctuaire, c'est vous*» (1 *Corinthiens* 3, 16-17). Nous sommes «*le temple du Saint-Esprit*» et le Saint-Esprit habite en nous (*Romains* 8, 26).

Notre corps, bien que sujet à la caducité, à la finitude, est le «*temple*» matériel de l'Esprit. C'est l'instrument qui rend notre moi physique, tangible, corporel. C'est à travers le corps que les sentiments, les émotions, les états d'âme se manifestent; c'est à travers le corps que nous percevons ce qui nous entoure, entrant en relation.

En ce temps, nous nous sommes retrouvés fragiles, vulnérables, mortels. Nous nous sommes redécouverts comme de délicats «*vases d'argile*». Mais c'est précisément dans ces fragiles «*réceptifs en terre cuite*» que «*nous portons un trésor*» (2 *Corinthiens* 4, 7): le souffle de l'Esprit, le souffle de vie, la présence en nous du divin, ce qui ne manquera jamais. Nous l'avions oublié, laissé de côté, mis de côté.

«*Chaque être créé est un coin de l'être divin*», a écrit Edith Stein. «*Tous les niveaux sont inclus dans la structure de son être. Son corps est un corps matériel; mais pas seulement car c'est en même temps un organisme qui prend forme et agit de l'intérieur. Et encore: l'homme n'est pas seulement un organisme, mais un être vivant animé, qui en particulier – perceptuellement – est ouvert à lui-même et au monde qui l'entoure; et enfin c'est un être spirituel, qui est ouvert cognitivement à lui-même et qui peut librement modeler lui-même et le reste*»³.

L'âme et l'esprit ne s'expriment et ne transpirent que dans le corps et la prière en est une expression éloquente. Avec le corps, l'homme se rapporte à Dieu et son simple être «*corporel*» est déjà une prière. En fait, c'est le corps lui-même qui prie, dans sa fragilité, dans sa faiblesse, dans sa finitude: il pleure, rit, danse, chante, court, crie de joie, se plaint de douleur, se ferme en silence, se raidit, se révolte et rebelle, subjugué, se rend... revient.

Le *Psaume* 150 (v. 6), dit: «*Chaque souffle loue le Seigneur*», pour dire chaque créature qui vit. En ces jours où le souffle de beaucoup est devenu difficile et semble échouer, ce verset m'accompagne souvent tout au long de

¹ CONCILE VATICAN II, *Lumen gentium*, n. 11

² EVAGRIUS PONTICUS, *De oratione*

³ EDITH STEIN, *La donna*, Città Nuova editrice, Roma, 2001, pp. 196-197.

la journée. Ce sont les vivants qui louent Dieu, sans aucun doute, mais pas seulement. La foi nous enseigne que même le souffle court et fatigué d'un homme souffrant, d'un proche de la mort, atteint Dieu, dans une parabole ascendante où la mort n'a pas le dernier mot. C'est le sens de Pâques que cette année nous serons appelés à célébrer autrement, hors de l'ordinaire. Mais, mes amis, si même les églises devaient rester fermées pendant longtemps, qui pourra détruire le temple vivant de Dieu qui est Christ, de Celui qui est ressuscité et qui est parmi nous?

J'aimerais imaginer que, devant la porte de chaque maison, la scène décrite par l'auteur de l'Apocalypse puisse se répéter: «*Voici que je me tiens à la porte, et je frappe*», dit le Seigneur. «*Si quelqu'un entend ma voix et*

ouvre la porte, j'entrerai chez lui; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi» (3, 20).

Mes frères, nous utilisons ce temps à bon escient, pour revenir à la vérité profonde de notre existence, dans un véritable «*itinéraire de l'esprit*», qui nous ramène à la «*place du cœur*», l'espace où reconnaître la Présence discrète et silencieuse, de Dieu.

Si les circonstances, les dispositions gouvernementales, les précautions sanitaires nécessaires nous empêcheront d'aller à l'église, de nous rassembler dans la prière dans nos communautés, de participer à l'Eucharistie, sachez que rien ne peut nous empêcher de nous tourner vers Dieu en implorant son aide et en invoquant avec confiance sa miséricorde.

Chers amis, Pâques viendra bientôt...

Nous le vivrons d'une manière sans précédent. Beaucoup d'entre nous ne pourront pas participer aux célébrations, ils seront contraints par les restrictions d'urgence à vivre le centre de notre foi fermés dans nos maisons. Je vous rappelle encore une fois les paroles de l'apôtre Paul: «*Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ? La détresse? L'angoisse? La persécution? La faim? Le dénuement? Le danger? Le glaive?*». Chers amis, rien ne pourra nous séparer de l'amour du Christ, rien! Pourquoi? Parce que «*nous sommes plus que vainqueurs, en vertu de celui qui nous a aimés*» et a donné sa vie, lui-même pour nous, mourant et se levant. À l'ermitage, je continuerai à célébrer l'Eucharistie, le sacrifice de communion, «*séparé de tous, mais uni à tous*». Je le ferai pour vous, avec vous, en gardant vivant l'espoir et attendant dans la foi le temps de vous embrasser à nouveau. Le pape François a dit ces jours-ci: «*Dans cette situation sans précédent, où tout semble vaciller, aidons-nous à rester fermes sur ce qui compte vraiment... Cette urgence servira à rappeler aux hommes avec plus de force que l'humanité est une communauté unique. Aujourd'hui plus que jamais, il est important et décisif de nous reconnaître comme une fraternité universelle. Il n'y aura plus "l'autre", mais il y aura "le nous", car nous ne pourrions sortir de cette situation qu'ensemble* ». Cela signifie également ressusciter à la vie nouvelle!

Joyeuses Pâques à tous! Le Seigneur est ressuscité, il est vraiment ressuscité!

fr. Cristiano de Jésus +

*«**Alors
leur yeux
s'ouvrirent,
et ils le reconnurent**»*



*Qu'il est doux parfois
d'être de ton avis, frère
aîné, ô mon corps, qu'il
est doux d'être fort de
ta force, de te sentir
feuille, tige, écorce et
tout ce que tu peux
devenir encore, toi, si
près de l'esprit. Toi, si
franc, si uni dans ta joie
manifeste d'être cet
arbre de gestes qui, un
instant, ralentit les
allures célestes pour y
placer sa vie.*

RAINER MARIA RILKE, *Vergers*, in
Œuvres 2 Poésie, Seuil, 1972.

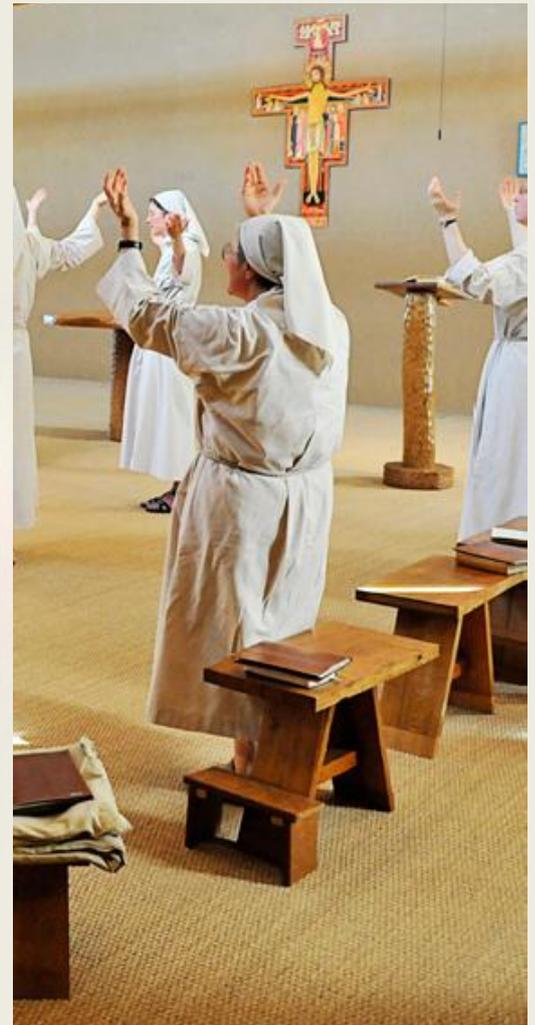
Le corps et la prière

“ *Je
t'appelle,
tout le
jour,
et je tends
les mains
vers toi*

”

Le
corps
humain
parle
dans la
prière.
Il possède
son propre
vocabulaire:
soupir,
silence, cri,
larmes,
gestes,
attitudes,

supplication, bénédiction, chant, danse, etc. Qui pourrait
douter de son intelligence et de sa sagesse?



Certainement pas ces hindous debout sur les rives du Gange, immobiles au lever du jour, ces juifs tournés vers Jérusalem, ces musulmans qui s'inclinent en direction de La Mecque, ces chrétiens qui posent un genou au sol lorsqu'ils professent: «Par l'Esprit saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme».

Notre corps peut soutenir notre prière. Il n'est pas seulement l'acteur par lequel s'exprime la prière, mais il est aussi le moteur qui la déclenche. Dans la prière chrétienne, toutes les positions et tous les gestes sont bons. Ils nous conviennent s'ils nous aident à entrer en relation avec le Père qui nous aime tels que nous sommes, à nous recueillir dans l'Esprit qui vient en aide à notre faiblesse, à vivre un cœur à cœur avec le Christ qui s'est livré par amour pour nous. Dans ce dossier, trois frères nous partagent leur réflexion sur le corps dans la prière⁴.

TON CORPS EST PRIÈRE

Fr. Éric Moisdon



Contre bien des idées reçues, le christianisme est "la" religion du corps: notre Dieu s'est fait corps dans une humanité concrète, particulière. Le Christ est ressuscité, promesse de notre propre "résurrection de la chair".

Fr. Éric Moisdon, présent à l'ermitage de la Cordelle à Vézelay (89), nous invite à prendre conscience de l'importance de notre corps pour notre prière.

Un corps spirituel n'est pas un corps désincarné. Il est au contraire pénétré des énergies de l'Esprit. Il représente la matérialité parvenue à son plein degré d'accomplissement» écrit frère Ephrem Yon de la Communauté de la Sainte Trinité dans son ouvrage L'homme selon l'Esprit. Saint François stigmatisé en est un magnifique exemple. Et pourtant, que ce soit à l'oraison, ou lors des liturgies, si souvent, je me surprends à une réelle "désincarnation", à "ne pas être là", à ne pas avoir vraiment vu les psaumes que j'ai chantés... "J'étais dans ma tête!", c'est-à-dire "ailleurs". Et cela n'arrive pas qu'à la prière. En bon occidental, l'esprit scientifique et technique a pris les commandes sur la réalité, avec son souci de sécurité et de maîtrise; et l'illusion de croire que parce que "je pense, je suis!".

Retourner à nos sens

J'ai eu la chance de découvrir, puis d'approfondir la vie d'oraison, cette prière de simple présence qui vise à se donner dans l'ici et maintenant, à l'éternelle, bienveillante et diffusive Présence qu'est Dieu. «Beaucoup trop de gens vivent trop dans leur tête: ils sont surtout conscients du raisonnement et du travail d'imagination qui se poursuivent dans leur tête et beaucoup trop peu conscients de l'activité de leurs sens. [...] Pour réussir dans la prière, il est essentiel de développer l'aptitude à prendre contact avec le présent et à y demeurer. Et je ne connais pas de meilleure méthode pour y arriver que de sortir de votre tête pour retourner à vos sens», préconise Anthony de Mello dans son livre *Un chemin vers Dieu – Petits exercices pour apprendre à prier*.

Je me sens donc de plus en plus invité à consentir à passer par le corps, en veillant à me rendre humblement et simplement attentif à ce que je ressens et perçois dans mon corps tel qu'il est. Parfois, je fais une sorte de "checkup" de chaque partie du corps, de haut en bas, lentement, puis de bas en haut, pour m'ancrer dans ma réalité, descendre de la tête au cœur. Loin d'être une perte de temps ou une mise en route facultative de la prière, j'essaie d'habiter mon corps comme le seul lieu de la rencontre.

Vivre en mon corps passe dans un même mouvement par la respiration. Je parle ici de respiration consciente et profonde. Elle est un des grands manques de notre éducation occidentale, ce que nous rappelle sans doute l'engouement actuel pour les mouvements de méditation. Respirer semble tellement aller de soi! Et pourtant, expérimenter l'amplitude possible de notre respiration

⁴ Extrait de **EN FRÈRES** *Le magazine des franciscains de France- Belgique Le corps et la prière.*, n. 4/2020



conduit à la concentration et à la paix, nous ouvre au silence et à un espace inouï.

Une respiration consciente et profonde

Notre respiration est composée de trois phases: l'inspiration, l'expiration et une petite pause. Arrêtons-nous sur ces trois temps.

Inspirer, c'est accueillir l'air et l'oxygène qui irrigue tout le corps et tout l'univers. C'est me mettre en disposition de réception inconditionnelle, d'écoute, de docilité à ce qui est, ce qui se passe, ce qui est donné dans l'oraison, l'office, la vie.

Expirer, c'est éliminer l'air vicié; symboliquement, c'est laisser partir, lâcher, abandonner, notamment mes pensées tenaces et mes prétentions à tout maîtriser. C'est m'en remettre à Dieu de qui vient tout bien et toute vie. Expirer doucement, profondément, en vidant jusqu'au creux de l'abdomen conduit à cet abandon qui est le creuset de la prière. Expirer avec gratitude tient à l'action de grâce et devient la manière de *«rendre tout bien au Seigneur»*, comme y invite saint François.

Il existe un troisième temps, plus bref, introduit juste avant d'inspirer à nouveau. Une petite pause, une latence: ne pas remplir trop vite le vide! Ressentir le manque, le fait que *“tout est donné”* et qui traduit le désir, l'attente, la disponibilité, la foi en Celui qui vient combler notre pauvreté d'être, comme et quand Il lui plaira.

Habiter mes gestes

Il y a tant de manière d'être debout, de marcher et d'être assis. À plusieurs reprises dans la liturgie, nous nous tenons debout. C'est la posture par excellence de l'humanité, enracinée au sol et tendue dans ses aspirations célestes. C'est aussi la posture du chrétien, du ressuscité: *«Lève-toi!»* dit Jésus. Étonnamment, *“altus”*, en latin, a cette double signification de hauteur et de profondeur. J'aime habiter mon être debout, sentant l'enracinement de mes pieds au sol et la communion cosmique qu'elle signifie. Avoir le corps droit, sans tension mais tonique, comme si un fil céleste l'attirait par le haut du crâne vers la grandeur promise. Là encore, ne pas penser, mais être et participer à la prière commune.



“La répétition Liturgique nous fait parfois oublier la richesse des gestes que nous faisons”.

FRÈRE JEAN ET LE QI GONG

Propos recueillis par
Émilie Rey



Assis sur ma chaise ou mon banc, pourvu qu'il ne me torde pas le dos car mal ajusté, je peux me sentir enraciné dans mon bassin, je goûte alors à la stabilité et à l'équilibre. La répétition liturgique nous fait parfois oublier la richesse des gestes que nous faisons. Il y a pourtant un enjeu très simple qui consiste à habiter mes gestes en les posant vraiment, jusqu'au bout: un signe de Croix ample et lent, répété trois fois, une inclinaison ou genuflexion profondes, un déplacement décidé et sans précipitation, un chant plein et libre, une lecture claire, une présidence qui s'assume... Et dans l'oraison, une posture qui stabilise, une respiration qui intériorise, des mains ouvertes qui accueillent, un silence qui écoute, une présence qui s'ouvre à Dieu. «*Ce que tu fais, fais-le!*» encourage sainte Claire. Fais-le bien, à fond et simplement! Ton corps est prière!

Le *Qi Gōng*, littéralement le travail de l'énergie, est une gymnastique douce et lente issue des arts martiaux et de la médecine traditionnelle chinoise», commence par m'expliquer le frère Jean. Sa pratique contribue à améliorer sa souplesse physique, développer son équilibre mental, améliorer sa santé, en un mot: prendre soin de son corps et de son esprit⁵.

Frère Jean a été, plusieurs années, curé de la paroisse du Chant-d'Oiseau à Bruxelles. «*J'ai mesuré, dans cette mission, à quel point les gens sont débordés, écartelés et dérotés; ils ont du mal à se retrouver avec eux-mêmes. Ils séparent le corps de l'esprit, l'esprit du cœur et le cœur de Dieu, etc. Alors je me suis dit qu'il fallait proposer quelque chose d'autre pour aider les gens à retrouver une certaine unité*». En 2015, avant la prise de sa retraite en



⁵ Le terme *Qi Gōng* fait référence à une série de pratiques et d'exercices liés à la médecine traditionnelle chinoise et en partie aux arts martiaux qui impliquent la méditation, la concentration mentale, le contrôle de la respiration et, en particuliers, des mouvements physiques. Le *Qi Gōng* est généralement pratiqué pour le maintien d'une bonne santé et d'un bien-être physique et psychologique, par le soin et la croissance de son énergie interne (*Qi*). Le mot *Qi* signifie air, esprit, énergie, exprimant ainsi le concept de "souffle vital", avec une signification similaire à celle du *pnéuma* grec (πνεῦμα) et de l'hébreu *rûah*. Le mot *gōng* signifie travail, technique et compétence. Le terme complet *Qi Gōng* signifie donc technique de respiration ou technique spirituelle ou travail avec énergie, indiquant l'art de faire circuler le *Qi* interne de la manière la plus appropriée pour atteindre et maintenir le bien-être psychophysique et augmenter l'énergie interne et son flux dans le corps (n.d.l.r.)

2017, il décide de donner de son temps pour enseigner le *Qi Gōng*.



Avoir une vision "holistique"

Frère Jean a grandi au Vietnam. Il se définit lui-même comme "bouddhiste catholique": bouddhiste par son père et catholique par sa mère; asiatique par ses origines et occidental par sa vie actuelle. *«Je porte en moi ces deux héritages, celui de l'Église chrétienne, plus occidentale et le bouddhisme, plus asiatique et oriental, avec une philosophie et un rapport au corps différents»*. Le *Qi Gōng* est pour frère Jean un outil à même de remettre en contact les trois niveaux que sont le corps, le cœur et l'esprit. *«La finalité de la pratique, c'est de former un être unifié»* témoigne-t-il. Durant sa formation, alors qu'il était encore jeune frère au Vietnam, il pratiquait déjà l'Aikido ("la voie de l'union des énergies"), les arts martiaux et la méditation *«On travaillait déjà sur l'énergie. Tous les mouvements des arts martiaux sont basés et renforcés sur notre propre capacité à retrouver l'énergie en nous-mêmes»*.

Ensuite, après une nouvelle formation à Paris et la lecture de nombreux ouvrages, Frère Jean initie des séances de pratique *Qi Gōng* pour des personnes désireuses d'éveiller leur corps et prendre soin de leur santé. En chrétien, il ne comptait pas s'arrêter là. *«J'ai adapté huit mouvements BaDuanjing du Qi Gōng pour prier le Notre Père»*. Il se met debout dans le petit parloir où nous échangeons depuis une bonne demi-heure. Il ouvre grand ses bras et les monte au-dessus de sa tête: *«Notre Père qui es aux cieux»* et poursuit *«Pardonne-nous*

nos offenses» en pliant les genoux et en s'inclinant doucement vers la gauche et la droite.

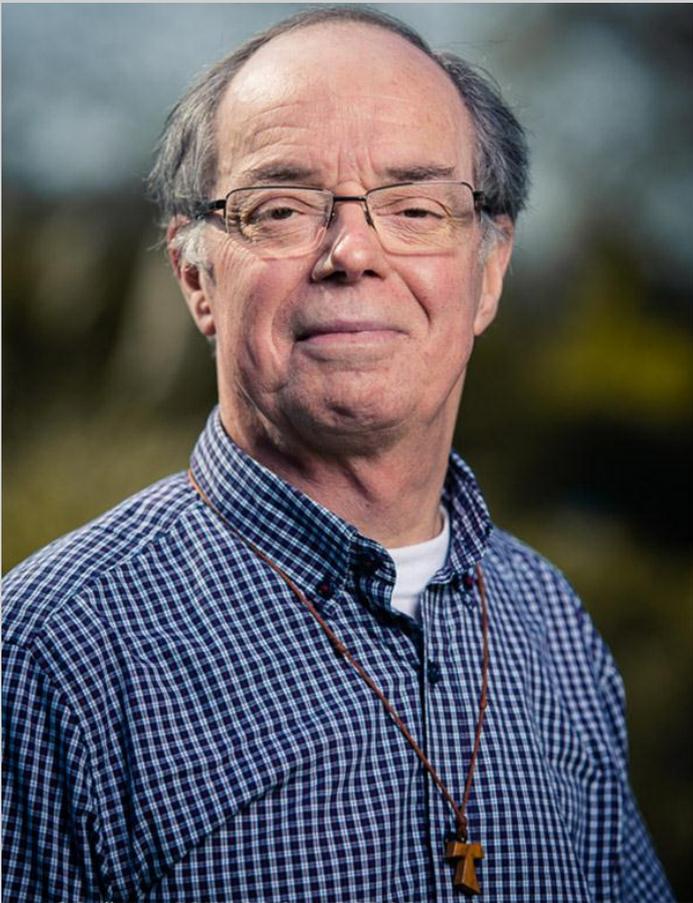
Vivre une communauté d'amour

«C'est étonnant mais les mouvements du Qi Gong s'adaptent très bien au Notre Père, ce ne sont pas des mouvements que j'ai inventés, ils existent dans le Qi Gong». ».



Le Notre Père du frère Jean, de nombreux paroissiens le connaissent désormais. Poser des gestes sur une prière très connue, c'est aussi s'arrêter sur le sens de chaque parole, l'entendre résonner et la vivre en son corps. Le franciscain n'a pas de doute, tous ces exercices de mouvements, de respiration et de concentration méditative l'aident à aller plus loin dans sa relation à Dieu. *«Le Qi Gōng aide le corps physique à s'ouvrir au spirituel, à être là présent devant le Seigneur, disponible pour Lui. Chaque matin, je m'assois et j'offre au Seigneur 30 minutes comme ça, en silence. Comme dans un couple où on peut rester en silence main dans la main et vivre une communion d'amour. Quand tu commences à ressentir cela avec le Christ cela fait du bien, tellement de bien»*.

Les cours de *Qi Gōng* ouvrent aussi la porte à des accompagnements spirituels: *«Certains veulent aller plus loin, ils sont en recherche de paix et d'intériorité. Accéder à notre intériorité, cela ne se décide pas en un claquement de doigt mais c'est à la portée de tous!»*. Demander pardon à Dieu, c'est reconnaître que l'on a besoin de lui: *«Et bien j'invite les fidèles à s'abaisser avec leur corps, à ressentir que le corps peut se faire petit»*. Fr. Jean partage une rencontre, une dame qu'on lui présentait comme "anti-catholique". On l'avait même mis en garde: *«Ne lui parle pas de Dieu»*. Quelle ne fut pas sa surprise quand, à l'issue d'une session, elle vint demander le sacrement de la réconciliation... sur une place de parking! Se réconcilier avec son corps et avec soi, n'est-ce pas le premier pas vers l'ouverture à Dieu?



FRANÇOIS ET SA RELATION AU CORPS

Fr. Didier Brionne

Sur le point de mourir, il avoua qu'il avait beaucoup péché contre son corps qu'il appelait frère âne», peut-on lire dans *La Légende des Trois compagnons* (3S14). Voilà un aveu de saint François, malade, aveugle et portant les stigmates de la passion du Christ, qui montre, le grand respect dû à son corps bien qu'il s'en soit peu soucié. Multipliant les jeûnes et les privations, il en demande pardon au Seigneur et à ses frères car, pour lui, le corps renvoie au mystère de l'Incarnation et de la Passion du Fils de Dieu.

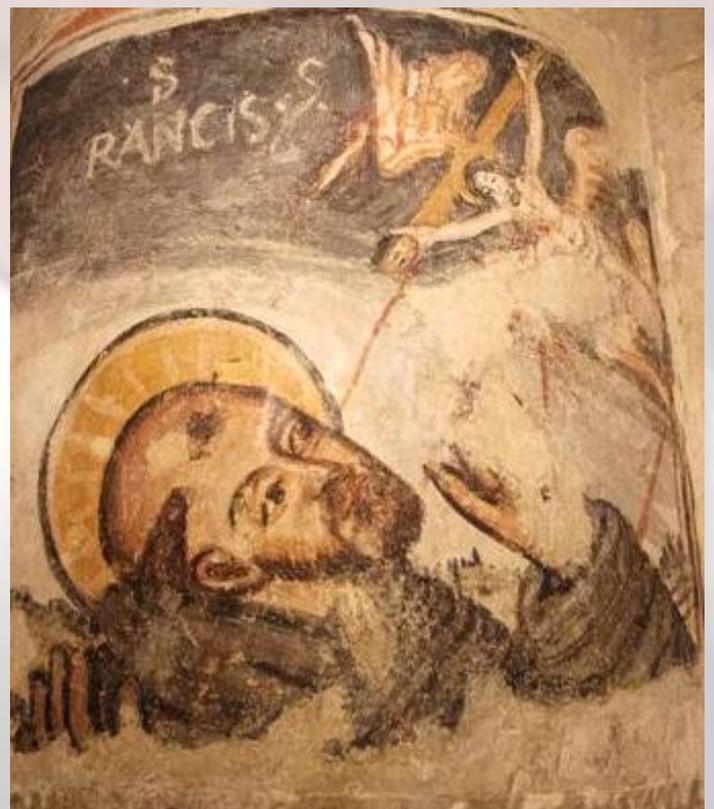
Deux moments de la vie de François sont les sommets de son expérience spirituelle: la fête de Noël où Dieu prend chair en un corps d'enfant célébrée à Greccio, et la Croix du Christ dont les stigmates s'impriment en son corps à l'Alverne. François se laisse littéralement toucher par l'amour de Dieu pour chacun dans son extrême fragilité ainsi manifestée.

D'autres épisodes pourraient sembler anecdotiques, tel ce repas pris avec un frère souffrant de faim ou, ce "oui" donné au médecin pour soigner ses yeux avec un fer rouge. Ils sont autant d'invitations à donner pleinement sa place au corps et à le respecter à sa juste mesure comme lieu d'habitation et d'expression de la personne, temple de l'Esprit.

Que dire de l'écriture du cantique de frère soleil alors que François est aveugle ? Elle est rendue possible par les sens qui mettent en relation. L'odorat, l'ouïe, le goût, le toucher lui permettent de sentir et ressentir les effets des éléments de la Création qui l'entourent et ainsi chanter le Créateur.

Un épisode tout particulier doit être souligné dans cette relation au corps: la rencontre du lépreux qui fut pour François l'occasion d'un retournement complet, une conversion. De cette expérience il retire l'importance pour les frères d'aller soigner les lépreux et ainsi, d'aller à la rencontre du corps blessé, à l'image du Samaritain de l'Évangile. Comment ne pas évoquer ce lépreux refusant les frères venus le soigner. François va venir à lui et le rencontrer dans un cœur à cœur fraternel par une attention particulière donnée au corps fragile et blessé de cet homme (*Fioretti* 25). Le lavant avec douceur et charité, il redonne dignité, vie et sens à cet homme. Le soin du corps a guéri l'âme et le cœur. Par la guérison de son corps, cet homme renaît à une autre vie.

Voilà quelques exemples de cette relation au corps, faite de simplicité mais riche d'une foi en Celui qui s'est fait le dernier des hommes, prenant chair pour nous donner en chaque eucharistie, son Corps.





FRANÇOIS D'ASSISE ET DOMINIQUE DE GUZMÁN

Fr. Cristiano Venturi

Contrairement aux autres saints ni François d'Assise ni Dominique de Guzman n'ont écrit quoi que ce soit de spécifique sur la prière. Ils ont seulement averti sur la nécessité de prier et de le faire «sans interruption» (1 Thessaloniens 5, 7), se limitant à donner des indications simples et essentielles sur la façon de vivre sans cesse la prière.

François compose des prières, des louanges, des chansons. Il aime la prière de louange, de bénédiction, de remerciement et invite tout le monde, y compris les créatures, à se joindre à la louange du Créateur, comme le raconte son premier biographe, Frère Thomas de Celano: «En voyage aussi, très souvent, à force de méditer et de chanter Jésus, il en oubliait sa marche et invitait tous les éléments à louer Dieu avec lui»⁶.

François, «austère, toujours sur ses gardes, il veillait avec le plus grand soin sur ce trésor inappréciable mais placé dans un vase d'argile: la chasteté. Il s'appliquait à la conserver avec tout l'honneur qu'on doit à une vertu si sainte, et cela par la pureté absolue de l'âme et du corps»⁷.

Pour le Poverello, c'est l'ensemble de l'homme qui doit s'unir en participant à la prière: esprit, âme et corps.

Ses premiers frères, les compagnons les plus intimes et les plus fraternels, et les biographes, le décrivent souvent dans l'attitude du priant; il avait l'habitude de prier en se frappant la poitrine, se prosterner le visage contre terre, absorbé «les mains et les bras étendus en forme de croix»⁸. Cette façon de prier avec les bras tendus et les genoux pliés est restée longtemps dans la tradition franciscaine, en particulier dans les «temps pénitentiels», indiquant comment le frère mineur devrait se sentir continuellement associé à la croix

du Christ, à sa passion et à sa mort rédemptrice.

Ces témoins qui ont eu la grâce de vivre à côté du Saint d'Assise, n'ont pas manqué de dire et de décrire combien François aimait prier, comment il l'a fait, quelle attitude il a eue, quelles postures il a prises, avec quel grand transport il l'a fait. «Les frères qui vécurent avec lui savent avec quelle tendresse et douceur, chaque jour et continuellement, il les entretenait de Jésus. Sa bouche parlait de l'abondance de son cœur et l'on eût dit que la source du clair amour qui remplissait son âme laissait alors jaillir au-dehors son trop plein. Que de rencontres entre Jésus et lui!»⁹.

Son corps, marqué par la pénitence, la maladie et blessé par les stigmates du Christ de la croix, semble être consumé par la flamme qui brûle en lui sans relâche, rappelant les paroles du prophète Jérémie: «Mais elle était

***Dieu très haut et glorieux,
viens éclairer les ténèbres
de mon cœur;
donne-moi une foi droite,
une espérance solide
et une parfaite charité;
donne-moi de sentir et de
connaître, afin que
je puisse l'accomplir,
Ta volonté sainte qui ne
saurait m'égarer. Amen..***

⁶ THOMAS DE CELANO, *Vita prima*, II, IX, 115

⁷ BONAVENTURE DE BAGNOREA, *Legenda Minor*, III, 2

⁸ *Vita prima*, II, IX, 115

⁹ *idem*

comme un feu brûlant dans mon cœur, elle était enfermée dans mes os. Je m'épuisais à la maîtriser, sans y réussir» (20, 9).

Le "tout" qui lui appartient, y compris le "frère âne" à qui, enfin, il s'excusera, se joint à la prière, qui est un rappel constant du Seigneur Jésus: les lèvres, la bouche, les oreilles, les yeux, les mains. Son corps est une prière, lui-même est une prière. Encore une fois, Thomas de Celano s'en souvient dans sa *Première Vie*: «Sa bouche parlait de l'abondance de son cœur et l'on eût dit que la source du clair amour qui remplissait son âme laissait alors jaillir au-dehors son trop plein. Que de rencontres entre Jésus et lui! Il portait Jésus dans son cœur, Jésus sur ses lèvres, Jésus dans ses oreilles, Jésus dans ses yeux, Jésus dans ses mains, Jésus partout»¹⁰.

Le sceau final, François l'aura dans les stigmates, lui qui aimait plus que tout «à méditer continuellement sur les paroles du Seigneur», sans jamais perdre de vue ses œuvres. «Il évoquait ses paroles dans une méditation assidue et entretenait par une profonde contemplation le souvenir de ses actes. Deux sujets surtout l'empoignaient tellement qu'il pouvait à peine penser à autre chose: l'humilité manifestée par l'Incarnation, et l'amour manifesté par la Passion»¹¹. Pour «ce merveilleux amour avec lequel il sut porter et conserver dans son cœur Jésus et Jésus crucifié lui valut la gloire suprême d'être marqué du sceau du Christ, le Fils du Très-Haut, que dans ses extases il contemplait siégeant dans la gloire ineffable et incompréhensible, assis à la droite du Père»¹².



François sait que l'homme porte le trésor de la grâce «dans des vases d'argile» (2 Corinthiens 4, 7). Conscient que notre corps est fragile et est facilement exposé "aux intempéries des sens", il veille constamment sur lui-même en essayant d'élever continuellement son esprit vers les choses célestes, avertissant également ses frères que «rien n'éteigne en eux l'esprit de prière et de dévotion», afin que «rien ne détourne l'esprit et le cœur du Seigneur».

Pour cela, il recommande le père à ses fils spirituels: «Faisons-lui donc toujours, en nous, un temple et une demeure: pour lui, le Seigneur Dieu tout puissant»¹³.



L' «homme évangélique», s'oppose avec ténacité à la duplicité qui peut découler du désir d'apparaître, montrant seulement ce qui bouge en soi hors de lui. Une seule chose cache jalousement aux yeux de tous¹⁴: le sceau «du véritable amour du Christ qui avait transformé l'amant en l'image même du bien-aimé»¹⁵. De cet "bien suprême" découle l'amour et le respect des frères, de la création, de tout ce qui l'entoure. François reconnaît que chaque créature de Dieu est sa "signification" et appelle tout et chacun à la "fraternité universelle", signe de l'amour de Dieu.

François, cependant, se révèle être fils de son temps et le Celano ne cache pas, au contraire, exalte le mépris que le Saint avait pour les choses matérielles, y compris le corps qui «était devenu pour lui-même comme un vase cassé». «Héroïquement, il exposait son corps aux injures et aux coups pour bannir tout désir terrestre en sa faveur. Il se méprisait vraiment lui-même et, par la parole et par l'exemple, il enseignait à tous qu'ils avaient à se mépriser à leur tour»¹⁶.

Le corps de François communique ce qu'il vit à l'intérieur. Un thème, en particulier, revient plusieurs fois dans la vie du saint: celui de la nudité. Au début de son expérience religieuse, François se déshabille devant l'évêque d'Assise, pour signifier son détachement complet des choses du monde. C'est donc aussi à la fin de son expérience terrestre, quand: «Battu par le marteau de multiples tribulations comme le fer à l'écroutissage, il demanda finalement d'être transporté à Sainte-Marie de la Portioncule, afin de rendre la vie du corps au lieu même où il avait reçu la vie de la grâce. Une fois arrivé là, voulant montrer par l'exemple qu'il n'avait rien de commun avec le monde en cette maladie qui devait être la

¹⁰ idem

¹¹ *Vita prima*, I, XXX, 84

¹² *Vita prima*, II, IX, 115

¹³ FRANÇOIS D'ASSISE, *Regula non bullata*, VII, 12 e XXII, 19. 25; *Regola bollata*. V, 2

¹⁴ THOMAS DE CELANO, *Vita secunda*, XCVIII, 135

¹⁵ BONAVENTURE DE BAGNOREA, *Legenda Maior*, XIII, 5

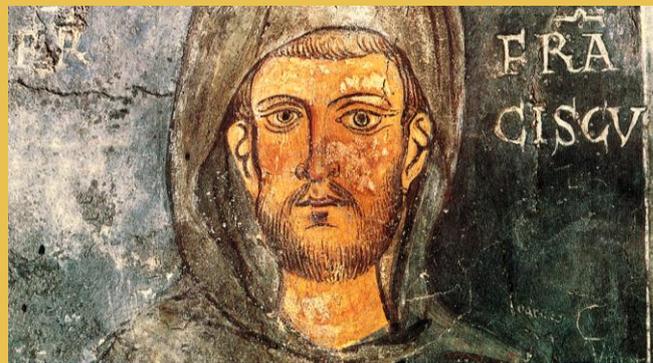
¹⁶ *Vita prima*, XIX, 53

dernière, poussé toujours par la ferveur, il se prosterna nu sur la terre nue; afin qu'en cette dernière heure, celle où peut-être l'ennemi livrerait le suprême assaut, il puisse lutter nu contre un adversaire nu. Il était là, couché sur la terre, dépouillé de son cilice la main gauche sur la plaie du côté droit pour la soustraire aux regards, fixant des yeux le ciel comme il aimait à le faire et aspirant de tout son être à la gloire éternelle... Il dit aux frères: "J'ai accompli ma tâche: que le Christ vous apprenne à accomplir la vôtre!"»¹⁷.

François, «pèlerin dans le corps», se sent séparé de Dieu uniquement par le "cloison de la chair" et, dit Thomas de Celano¹⁸: «Plus que toute autre chose, il souhaitait quitter le corps pour être avec Christ»¹⁹. Lui, qui «n'avait plus rien de commun avec le monde», voulait ainsi rendre visible à travers la nudité de son corps son être complètement vulnérable, complètement abandonné entre les mains de Dieu, impuissant, pauvre, en tout semblable au Christ de la Croix. «Pour être parfaitement conforme au Christ crucifié, pendu en croix pauvre, souffrant et nu, il était resté nu devant l'évêque au début de sa conversion, et c'est nu également qu'il voulut sortir de ce monde, au moment de la mort. Aux frères qui l'assistaient, il ordonna au nom de l'obéissance dont la charité leur faisait un devoir de le déposer nu sur la terre après sa mort, et de l'y laisser durant le temps nécessaire pour parcourir un mille à pas lents»²⁰.

L'originalité du message de François concernant le thème du corps et de la corporéité se résume dans sa fidélité au message évangélique. Il ne s'écarte pas de la conception de son temps, mais considère le corps humain comme l'image du Créateur, sa "signification", un instrument pour sortir à la rencontre de Dieu et de frères, pleinement inséré dans le projet de création comme un don.

***Nous t'adorons,
Seigneur Jésus-Christ,
dans toutes tes Églises
du monde entier, et nous
te bénissons d'avoir
racheté le monde par ta
sainte Croix.***



L'homme de Dieu s'était imposé de ne jamais rechercher son intérêt mais toujours ce qui lui semblait favoriser davantage le salut des autres. Par-dessus tout il désirait se dégager de la chair pour vivre avec le Christ. Il tendait à se libérer de plus en plus de tout ce qui est du monde afin que cette poussière ne vienne pas même pour une heure ennuager l'azur de son âme. Il se rendait inaccessible à toutes les rumeurs importunes; il faisait constamment effort pour maîtriser ses sens extérieurs et dominer ses tendances afin de ne plus s'occuper que de Dieu. Le creux du rocher était son nid préféré, deux pans de murs l'habitation de son choix. Son âme contemplative était heureuse de trouver, au cours de ses randonnées, une cabane en pleine solitude: il y séjournait longtemps et s'anéantissait alors dans la contemplation des plaies du Sauveur. Souvent il se retirait ainsi dans la solitude afin de pouvoir s'occuper uniquement de Dieu; – ce qui ne l'empêchait pas, quand il le fallait, de prendre à cœur les intérêts du prochain et de s'employer activement à son salut. Mais il revenait ensuite à la prière comme dans un havre bien abrité: non pas une prière rapide, superficielle et impatiente, mais une prière prolongée, toute intérieure et d'une sereine humilité. S'il commençait le soir, il en avait jusqu'au lendemain matin. Assis ou en mouvement, en train de manger ou de boire, il continuait d'être tout entier à sa prière. Et la nuit, seul, il partait prier dans des chapelles perdues au milieu des landes: c'est là qu'avec la grâce de Dieu il réussit à surmonter souvent les terreurs et les angoisses qui assaillaient son âme. Le diable ne se contentait pas de le troubler intérieurement par des tentations: il s'acharnait extérieurement sur lui pour l'effrayer, provoquait l'écroulement des murailles, l'effondrement des bâtisses; et François luttait corps à corps avec lui. Il savait, le vaillant soldat de Dieu, que son Seigneur possédait en tout lieu tout pouvoir; loin de céder à la peur, il disait: «Tu peux toujours me prendre pour cible de ta méchanceté, esprit mauvais, tu n'as pas plus de pouvoir ici qu'en pleine ville et en public!». Voilà quel était son courage. D'ailleurs n'avaient d'importance pour lui que les intérêts du Seigneur.

THOMAS DE CELANO, *Vita prima*, XXVII, 71-72

¹⁷ *Legenda Maior*, XIV, 3

¹⁸ *Vita secunda*, LXI, 94

¹⁹ *Vita prima*, XXVII, 71

²⁰ *Legenda Maior*, XIV, 4



Dominique de Guzmán (1170–1221), fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, était également un homme dévoué à la prière. *«Doté d'une grande sainteté, il a toujours été soutenu par un élan intense de ferveur divine. Il suffisait de le voir pour réaliser qu'il faisait face à une personne privilégiée de la grâce».*

De son corps, de ses traits, de son attitude, transparaissait son être en pleine communion intérieure avec Dieu et avec ses frères. *« Il y avait en lui une admirable inaltérabilité de caractère, qui n'était troublée que par solidarité avec la douleur des autres. Et puisque le cœur joyeux rend le visage serein, il trahit le calme placide de l'homme intérieur avec la bonté extérieure et l'apparence joviale. Partout, il a été démontré qu'il était un homme selon l'Évangile, en paroles et en actes. Pendant la journée, personne n'était plus sociable, plus affable avec les frères et les autres».*

Véritable champion de l'acquisition de l'esprit de prière, *«la nuit, personne n'était plus assidu et plus engagé que lui à regarder et à prier».* Il était *«très mesuré en mots et s'il ouvrait la bouche, c'était soit pour parler avec Dieu dans la prière, soit pour parler de Dieu. C'était la norme qui suivait et cela recommandait aussi aux frères»*²¹.

Dans le personnage de Saint Dominique, nous pouvons voir un exemple d'intégration harmonieuse entre la contemplation des mystères divins et l'activité apostolique. Son cœur brûlait sans cesse avec un zèle missionnaire, une ardeur qui le poussait continuellement sur les routes du monde. Ces grands saints, François et Dominique, nous rappellent que l'Église est toujours "sortante" et en elle doit toujours brûler ce feu de la "mission", qui pousse à marcher sans arrêt sur les routes

du monde, en dehors des "clôtures", pour apporter l'annonce de l'Évangile avec la "sagesse de la parole" (1 Corinthiens 1, 17) *«jusqu'aux extrémités de la terre!»* (Actes 1, 8). Aujourd'hui encore, le monde a besoin d'annonceurs et de témoins. En effet, dit l'apôtre Paul: *comment mettre sa foi en lui, si on ne l'a pas entendu? comment entendre si personne ne proclame? Comment proclamer sans être envoyé? Il est écrit: Comme ils sont beaux, les pas des messagers qui annoncent les bonnes nouvelles!»* (Romains 10, 14-15).

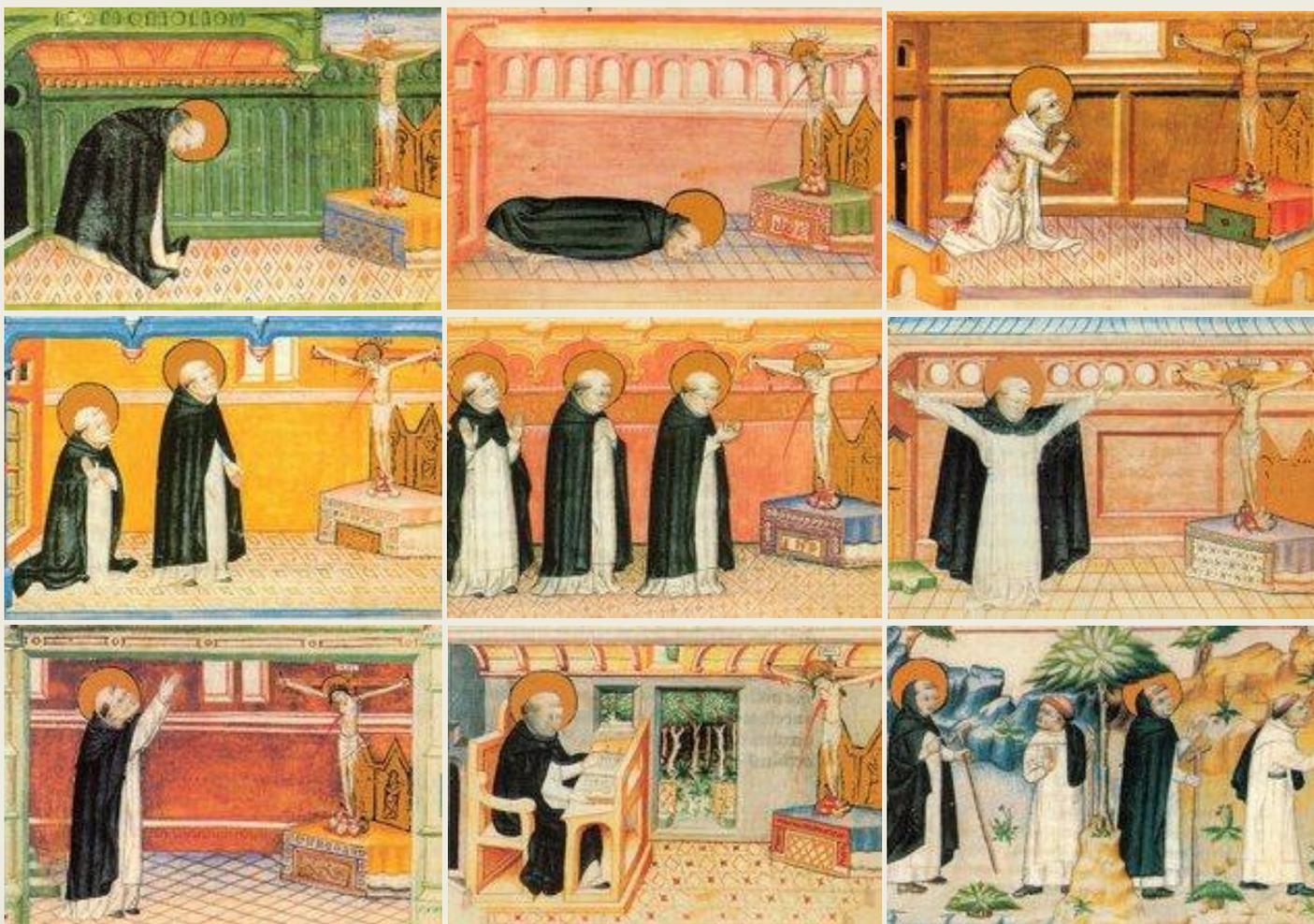
Dominique, comme le saint d'Assise, n'a pas laissé d'ouvrages écrits sur la prière, mais la tradition dominicaine a recueilli l'expérience du fondateur en décrivant *Les neuf manières de prier de saint Dominique*, un petit traité de prière composé entre 1260 et 1288.



Les "neuf manières" expriment toutes une attitude corporelle et spirituelle qui, intimement interpénétrée, favorise le recueillement et la ferveur du priant. Benoît XVI écrit: *«Les sept premières manières suivent une ligne ascendante, comme les étapes d'un chemin, vers la communion avec Dieu, avec la Trinité: Saint Dominique prie sur ses pieds inclinés pour exprimer l'humilité, allongé sur le sol demandant pardon de ses péchés, à genoux faisant pénitence pour participer aux souffrances du Seigneur, les bras ouverts fixant le Crucifix pour contempler l'Amour suprême, avec le regard vers le ciel, se sentant attiré vers le monde de Dieu».*

En continuant, les huitième et neuvième manières entrent dans une catégorie différente de prière. La huitième est *«la méditation personnelle, où la prière acquiert une dimension encore plus intime, fervente et rassurante. À la fin de la récitation de la liturgie des heures et après la célébration de la messe, saint Dominique a poursuivi la conversation avec Dieu, sans fixer de délais. Assis tranquillement, il se rassembla dans une attitude d'écoute, lisant un livre ou regardant le crucifix».* Ainsi le saint vivait intensément la méditation, et aussi *«extérieurement on pouvait saisir ses réactions de joie ou de larmes».* Non seulement cela: *«Des témoins disent que, parfois, il entré dans une sorte d'extase avec un visage transfiguré, mais immédiatement après il a humblement*

²¹ LIBELLUS DE PRINCIPIIS ORDINIS PRAEDICATORUM, *Acta canonizationis; Legendae Petri Ferrandi, Constantini Urbevetani, Humberti de Romanis*, in *Monumenta historica sancti patri nostri Dominici* 16, Roma 1935, pp. 30 ss., 146-147



repris ses activités quotidiennes rechargées par la force qui vient d'en haut».

La neuvième manière de prier de Saint Dominique est la prière en voyage. Dominique *«récitait les Laudes, les Petites Heures, les Vêpres avec ses compagnons et, traversant les vallées ou les collines, contemplait la beauté de la création. De son cœur jaillissait un chant de louange et d'action de grâces à Dieu pour les nombreux dons, en particulier pour la plus grande des merveilles: la rédemption opérée par le Christ».*

Les *neuf manières de prier de Saint Dominique* nous rappellent que même les attitudes extérieures de la prière ont leur importance. S'agenouiller, se prosterner, se tenir debout, s'incliner, regarder le Crucifix, s'arrêter et se rassembler en silence, ne sont pas des éléments secondaires de la prière, mais sont comme un mot, l'expression plastique de quelque chose profonde et intime qui émerge de notre intérieur et se manifeste dans l'espace. Utiliser le corps pour prier nous aide à connecter *«l'esprit, l'âme et le corps»*, à être présent au Présent et à devenir louange, action de grâce, intercession non seulement pour nous, mais pour toute l'humanité, pour le monde entier.

Dominique nous rappelle qu'à l'origine du témoignage de la foi, que chaque chrétien doit donner dans la famille, au travail, dans l'engagement social, et même dans les moments de détente, se trouve la prière, le contact

personnel avec Dieu; seule cette vraie relation avec Dieu nous donne la force de vivre intensément chaque événement, en particulier les moments les plus éprouvés.





VIRGINIA CENTURIONE BRACELLI

«Voglio sempre amare e servire Dio con tutte le forze, pregandolo di donarmi il suo aiuto, senza il quale non posso fare cosa alcuna».

Virginia Centurione Bracelli, nacque a Genova il 2 aprile 1587, dal nobile Giorgio Centurione e da Lelia Spinola, donna appartenente ad uno dei più antichi casati della nobiltà ligure. Ancora giovanissima andò in sposa al nobile Gaspare Bracelli, da cui nacquero due figlie. Rimasta vedova all'età di vent'anni, rifiutò la combinazione di nuove nozze, dedicandosi con fervore alla vita spirituale e alle opere di carità e misericordia. Nella Genova del suo tempo fu attivissima benefattrice di poveri e bisognosi, dedicandosi anima e corpo a sovvenire le loro necessità, impegnando a questo riguardo tutti i suoi averi. Fu laica instancabile, precorritrice e sostenitrice di istituzioni sociali e sanitarie di grande rilievo e, in seguito, fondatrice dell'opera *Nostra Signora del Rifugio in Monte Calvario*. Virginia morì di polmonite il 15 dicembre 1651. Alle parole del Salmo: «*Andremo alla casa del Signore*», lei rispose prontamente: «*Si, vi andremo...!*». Ed infine, rendendo lo spirito, disse: «*È pronto il mio cuore o Dio! Signore, eccovi l'anima mia*». In lei abbiamo una splendida figura di donna, di sposa, di madre e di laica impegnata in molteplici attività apostoliche, caritative ed assistenziali. Fu autentica maestra di spiritualità unendo una profonda esperienza teologica e mistica, all'azione più solerte ed efficace nei riguardi dei più poveri tra i poveri.

L'esempio di santità di Virginia Centurione Bracelli, è quello di una donna, di una sposa, di una madre, di una giovanissima vedova, di una laica vissuta a cavallo tra XVI e XVII secolo, che seppe affrancarsi dalle imposizioni sociali del tempo, rendendosi libera di seguire perfettamente la sua vocazione.

Virginia, nel 1631, in occasione dell'indizione del *Giubileo Straordinario* indetto da papa Urbano VIII, scrisse per se una sorta di *promemoria*, una serie di propositi da mettere in atto con rigore a breve e a lungo termine. Ognuno di questi inizia con le parole: «*Priego Dio mi doni grazia...*»²². Virginia è una donna pratica, fortemente impegnata nel sociale, presente in ogni circostanza che richiedesse sostegno e aiuto; ella riconobbe che l'amore dato al prossimo nel nome di Cristo, non poteva che partire dall'esperienza diretta di quell'amore, a cui si attinge largamente nella preghiera, una vita di orazione ricca di contenuti, assidua, incessante e continua.

La preghiera di Virginia è principalmente un *familiare colloquio con Dio*. È ascolto abituale della sua Parola, dialogo continuo ed amoroso colloquio. Ella – scrive il suo primo biografo, l'agostiniano genovese padre Antero di San Bonaventura – parlava frequentemente con Dio e Dio «*parlava seco*», una conversazione *responsoriale*, reciproca, corrisposta.

In questa donna, continuo era il «*ruminio*» interiore della Parola di Dio. Sulla sue labbra, come nei suoi scritti, sovente è l'affiorare di citazioni di passi biblici, a volte in forma di «*giaculatoria*», riferimenti precisi che dicono il suo esser stata «*praticissima della Sacra Scrittura*». I suoi contemporanei, testimoni attendibili della sua esperienza, sono concordi nell'affermare che non passasse giorno senza che questa donna super impegnata, non si applicasse nella lettura e nella meditazione della Parola di Dio. Quest'esercizio le era familiare fin dall'infanzia²³, testi sacri che venivano da Virginia tenacemente trasposti

²² Per le citazioni vedi: *Virginiae Centurione Bracelli, Positio super introductione causae et super virtutibus ex officio exarata*, SACRA CONGREGATIO PRO CAUSIS SANCTORUM, Roma, 1971.

²³ SCIPIONE ALBERTO SQUARCIAFICO (1681), *Embrione della Vita di Virginia, figlia di Giorgio Centurione (già) duce e moglie di Gasparo Grimaldo dei signori Bracelli, scritto per mano di Scipione Alberto figlio di Giuseppe Squarciafico*, XI, 40-42, pp. 295-296.

in azione, in opere di carità e di misericordia, mostrando più d'ogni altra cosa «la sua dottrina e il suo valore»²⁴.

In Virginia si può affermare, senza alcun dubbio, che ascolto, preghiera e servizio, furono un tutt'uno, fondendosi incessantemente nella sua esperienza di donna, di madre, di «apostola della carità», di fondatrice, di istitutrice, di maestra, di catechista.

Benché inserita considerevolmente nella realtà che la circonda, impegnata indefessamente a sostegno del povero e del derelitto, sovvenendo ad ogni umana miseria con un'attiva e laboriosa presenza, Virginia «non ritrovava cosa che la dilettaesse in terra se non ricreava lo suo spirito nel cielo»²⁵. Virginia è donna d'azione, impegnata indefessamente a che il povero abbia «lo suo riguardo», ma la sua vita spirituale è altrettanto ricca e di qualità soprafina. Per tanta elevazione d'animo, in molti si raccomandavano alle sue preghiere²⁶, riconoscendo in lei il valore e la virtù della santità, chiedendo ch'essa si facesse intercessione e supplica, sicuri che Dio l'avrebbe ascoltata.

Del modo di pregare di Virginia, tutto rapito in Dio, molti, si diceva, sono i testimoni. Scrive il padre Antero: «Stava abitualmente, questa zelantissima serva di Dio, in Chiesa, con gli occhi chiusi, perochè ogni minimo atto d'irriverenza osservato in altri, erale una stoccata al cuore». Il suo atteggiamento durante la preghiera è compito, raccolto, assorto. Nel suo intimo divampa la fiamma dell'amore che, incessantemente, arde nel suo cuore. Questo «divin fuoco» le era impossibile nascondere agli occhi di chi le era vicino, perché traspariva sul suo volto, tanto che «la sua faccia pareva che vampasse»²⁷.

La fedeltà alla preghiera spinse Virginia ad aspirare, più di ogni altra cosa, di essere sempre alla presenza del suo amato Signore, non spegnendo mai, neppur nelle faccende e nei «negozi» degli uomini, il suo raccoglimento e il suo desiderio di essere sempre unita a Dio. Questo è quanto attestano le «figlie della casa di Carignano» riguardo lo «spirito di orazione» della Santa, testimonianza raccolta nell'anno 1681 dal nipote e biografo della Santa, Alberto Squarciafico, ed inserita nell'*Embrione*: «[Virginia] era solita di far orazione nel mezzo del Lavorerio»²⁸; e che sempre era talmente dall'estasi rapita, che esse smettevan di lavorare, rincorrendosi l'un l'altra, parendo loro d'aver in quel tempo gran libertà facean massimo rumore,

e che essa era tanto assorta in Dio, che non le sentiva e finita l'estasi le ringraziava del silenzio usato»²⁹.

I Padri della Chiesa avevano insegnato che l'anima, «sposa di Gesù Cristo», dev'essere come un «giardino chiuso», recintato (*hortus conclusus*), completamente distaccata dalle cose del mondo e rapita in Dio. La mistica di Virginia raggiunge queste altezze, tocca il cielo pur rimanendo coi piedi per terra. Un episodio par descrivere tutto questo. Lo riporta lo Squarciafico che, con tutta probabilità, consegna al lettore un ricordo diretto della madre, Isabella Bracelli, figlia di Virginia, e del padre Giuseppe. Scrive: «L'anno 1643, verso il fine di novembre, la Signora Isabella, sua figlia, col Signor Giuseppe Squarciafico, suo genero... andò al Conservatorio a pregar la Signora Virginia sua madre, a compiacersi di venire a stare nel palazzo di Carignano [durante una loro prolungata assenza] ad assistere ai suoi filii³⁰, nipoti della detta Signora Virginia³¹, mentre la Casa del Refugio restava sicura [...]. Subito che gionse in detto Conservatorio, si inginocchiò all'altare, dove era genuflessa la madre, e le di lei «figlie» intonarono una laude delle piaghe di Nostro Signore [...]. Essa diede in un eccesso di gioia tale che si alzò in piedi, con le braccia aperte verso il cielo, e si fece tanto grande di statura come gigantesca, non toccava terra che per un pontino, non essendo possibile naturalmente stare a quel modo»³².

L'estasi di Virginia è conseguenza del suo vivere intimamente la condizione sponsale che la unisce, interiormente ed esteriormente, a Dio. In questa condizione, l'anima si sente inabitata dalla Presenza divina (vedi Gv 14, 23), compartecipe della comunione trinitaria. Allo stesso tempo, Virginia, prova una sorta di lancinante dolore nel sentirsi ancora separata, divisa da Dio dall'umana condizione, un sentimento, di non facile comprensione, che la abita e la spinge a scrivere in uno slancio di mistico abbandono: «Non voglio avere altro desiderio che di essere col Padre mio celeste e dir con San

²⁴ *idem*, XI, 42, p. 296.

²⁵ ANTERO DI SAN BONAVENTURA, *Vita della Venerabile Virginia Bracelli* (1661), n. 6, p. 255.

²⁶ *idem*, XXI, p. 265.

²⁷ *idem*, XXIII, p. 267.

²⁸ Ampi e luminosi stanzoni adibiti, specie nelle comunità religiose e nei «reclusori» femminili, al lavoro comune, in particolare al cucito e al ricamo.

²⁹ *Embr.*, LXX, 251-252, p. 341.

³⁰ Dal matrimonio di Isabella e Giuseppe nacquero ben ventuno figli: sette maschi e quattordici femmine.

³¹ Virginia fu una nonna molto amata dai suoi numerosissimi nipoti. Ricorda il nipote stesore dell'*Embrione*, Scipione Alberto, che: «Questi figliuoli, quando veniva a casa la loro amatissima ava, le andavano come pazzi incontro e una le diceva: «Nonna, andiamo a dire il Pater noster e leviamo un'anima dal Purgatorio»; l'altra: «Cucimi una veste di arbagio» (tessuto di fattura tipicamente ligure, pesante e ruvido, usato dai religiosi per le loro tonache e dalla gente comune per gli abiti da lavoro); l'altra: «Mi tagli i capelli; et essa se ne pigliava uno sotto un braccio, l'altro sotto l'altro, et uno attaccato al collo, e gli altri la circondavano, et andando nella Cappella, ognuno a gara a chi poteva far più bene [nella preghiera]» (*Embr.*, LXXXVII, 313, p. 354

³² *Embr.*, LXXXIV, 300-302, pp. 351-352.

Paolo: bramo sciogliermi dal corpo e essere con Gesù e patir ogni cosa con allegrezza per suo amore».

Questo spirituale avanzamento del mistico, è uno stato dell'anima in cui avviene una totale trasformazione dell'amante nell'Amato. «*La legge dell'amore divino – scrive San Tommaso d'Aquino – produce nell'uomo quattro effetti molto desiderabili. In primo luogo genera in lui la vita spirituale. È noto infatti che per sua natura l'amato è nell'amante. E perciò chi ama Dio, lo possiede in sé medesimo: “Chi sta nell'amore sta in Dio e Dio sta in lui” (1 Gv 4, 16). È pure la legge dell'amore, che l'amante venga trasformato nell'amato. Se amiamo il Signore, diventiamo anche noi divini: “Chi si unisce al Signore, diventa un solo spirito con lui” (1 Cor 6, 17). A detta di sant'Agostino, “come l'anima è la vita del corpo, così Dio è la vita dell'anima”. L'anima perciò agisce in maniera virtuosa e perfetta quando opera per mezzo della carità, mediante la quale Dio dimora in essa. Senza la carità, in verità l'anima non agisce, perché: “Chi non ama rimane nella morte” (1 Gv 3, 14)»³³.*

«*Rallegrati, Virginia – scrive in uno dei suoi Soliloqui la Santa –, senti il messaggio che, per parte del tuo sposo, ti porta il profeta Osea: “Ti sposerò con me col vincolo della mia fedeltà. Ti sposerò per sempre, e saprai chi io sono il Signore” (Os 2, 19)».* Lo Sposo del Cantico chiama la sposa “colomba” e Virginia così si rivolge parlando alla sua anima: «*“Aprimi, aprimi, o sposa e sorella mia”, replica più volte amorosamente e insistentemente [lo Sposo]. “Levati su ed affrettati amica mia, colomba mia, bella mia e vieni” (Cant 5, 2). Corri ad incontrarlo!” (Mt 25, 6)».* Virginia sente rivolto a sé, alla sua anima, quale sposa amata e cercata con insistenza dal “divin Sposo”, il richiamo del Cantico. L'anima risponde solerte, si desta alla voce dell'Amato e, «*con amorosi sospiri... malata d'amore»*, lo cerca ansante, con slancio e fervore, finché non l'abbia trovato.

Sant'Agostino ebbe a commentare questo brano del Cantico dei Cantici, dicendo che la colomba è l'anima che, come sposa, desidera unirsi al suo Sposo, mentre l'argento che brilla sulle sue ali esprime lo splendore che la colomba riceve dalla Parola divina. Il candore che contraddistingue la colomba è la purezza, effetto della penitenza e della misericordia divina ricevuta nel perdono. Per il grande *dottore della Chiesa* le ali della colomba crescono forti e robuste, nella familiarità con la Parola di Dio, nella comunione sacramentale con il Corpo e il Sangue di Cristo, nel perdono dei peccati. Solo così la colomba dalle ali argentee può volare superando le cose di questo mondo, elevandosi verso l'alto e unendosi a Dio per l'eternità.

Per Virginia, vivere vuole dire avere lo sguardo fisso sull'Amato, su Gesù. Significa ascoltare la sua voce, respirare del suo stesso respiro, “*morir di sua stessa morte*”. Virginia visse di questo sguardo, votandosi interamente «*a seguire del tutto Gesù nudo e crocifisso*»³⁴.

«*Il Maestro di Virginia era la vita di Cristo, che soleva spesso leggere, ed il suo Crocifisso: da questi imparò a vivere, ed era obbediente*»³⁵. La sua volontà, «*la sua natura alla quale sapeva tener bene il freno*»³⁶, era tutta impegnata ad uniformarsi con determinazione allo Sposo divino. Quest'anelito portò Virginia a desiderare di somigliare perfettamente a Cristo, conformandosi a Lui in tutto, per esserne perfetta “imitatrice”³⁷, desiderando che solo il volere di Dio si realizzasse nella sua vita. Per questo, «*quando recitava il “Pater noster” sempre era solita replicare più volte, con far pausa e riflessione, a quelle parole “Fiat voluntas tua” che aveva sovente da tutt'ore alla bocca*»³⁸.

Imitare perfettamente nell'obbedienza, l'«*amato suo Signore*», nella confidente offerta di sé, che non è soggezione passiva, bensì coscienza matura di sentirsi



³⁴ Embr., XXIII, 70 p. 306.

³⁵ Embr., XXIII, 73, p. 307.

³⁶ idem.

³⁷ VIRGINIA CENTURIONE BRACELLI, *Supplica per la compera di Monte Calvario*, 1631.

³⁸ Embr., XXIII, 70 p. 306.

³³ In *Opuscula theologica*, II, nn. 1137-1154, ed. Marietti, 1954.

parte attiva dell'opera di Dio, del suo progetto redentivo, come lo fu Maria, la Vergine Santa che Virginia volle incoronata *Regina* della sua città e invocata quale *Rifugio* nelle sue case, Lei che «*non fu strumento meramente passivo nelle mani di Dio, ma cooperò alla salvezza dell'uomo con libera fede e obbedienza*»³⁹. Della sua devozione alla Vergine Maria rimane traccia indelebile in tutta la sua esperienza di fede. In due circostanze, Virginia, scrive: «*Pregar la Beata Vergine che mi voglia esser Madre, e darmi la grazia che le sia figlia obbediente, ed a questa intenzione dirle il Rosario*»⁴⁰ e «*Dono al Signore e alla Beata Vergine la memoria, l'intelletto e la volontà, coi cinque sentimenti del corpo, per non poterli adoperare in altro che in suo servizio*»⁴¹.



Priego Dio mi doni grazia di ricorrere continuamente alla sua santissima Madre avendomela data anco per Madre mia, e ricorrere a lei nelli bisogni; esserle ubbidiente, amarla e servirla come devo, ché così desidero.

Virginia fu, per le sue «*figlie*» e per coloro che la conobbero, un *esempio di orazione*; lo fu, certamente, con la vita, ma anche in parole, insegnando, ammonendo,

consigliando, istruendo e – cosa inusuale per una donna di quell'epoca – predicando. La sua impresa più grande, quella per cui profuse tante energie quante quelle spese per l'opera della carità, fu, difatti, quella di impegnarsi nel «*portar anime a Dio*», convertendole alla grazia «*con parole degne di fede*» (Tt 3, 8). Virginia attua questa considerevole opera missionaria di evangelizzazione e catechesi, andando lei stessa a cercar le anime, senza ritenere cosa vergognosa l'aver a che fare con persone giudicate dai più già consegnate alla «*perdizione eterna*». Virginia ha inteso nel suo cuore che Dio volge lo sguardo proprio verso coloro da cui gli uomini sono soliti distoglierlo. Ha capito che il Dio di Gesù Cristo non ricusa di scendere nell'abiezione della miseria e nel degrado della povertà. «*Dio non si vergogna della bassezza dell'uomo*», diceva il pastore luterano Dietrich Bonhoeffer, bensì «*vi entra dentro [...]. Dio ama ciò che è perduto, ciò che non è considerato, l'insignificante, ciò che è emarginato, debole e affranto; dove gli uomini dicono "perduto", lì Egli dice "salvato"; dove gli uomini dicono "no", lì Egli dice "sì". Dove gli uomini distolgono con indifferenza o altezzosamente il loro sguardo, lì Egli posa il suo sguardo pieno di amore ardente incomparabile. Dove gli uomini dicono "spregevole", lì Dio esclama "beato". Dove nella nostra vita siamo finiti in una situazione in cui possiamo solo vergognarci*



davanti a noi stessi e davanti a Dio, dove pensiamo che anche Dio dovrebbe adesso vergognarsi di noi, dove ci sentiamo lontani da Dio come mai nella vita, proprio lì

³⁹ CONCILIO VATICANO II, *Lumen gentium*, n. 56

⁴⁰ Vedi Altri propositi

⁴¹ *Propositi* (8 settembre 1626, in occasione della Festa della Natività di Maria)

Dio ci è vicino come mai lo era stato prima, lì Egli vuole irrompere nella nostra vita, lì ci fa' sentire il suo approssimarsi, affinché comprendiamo il miracolo del suo amore, della sua vicinanza e della sua grazia»⁴².

«Sebbene faceva con i piedi in terra, la mente [sua] si raggirava unicamente intorno alle cose del cielo». Così scrisse lo Squarciafico, aggiungendo: «Era totalmente e giornalmente impiegata in negozi, e trattava, in una città grande come è Genova, con ogni sorta di persone». I suoi interessi nel trattare le cose del mondo, annota però il biografo, «riguardavano solamente la carità». Il costante impegno che Virginia profuse a favore dei poveri e non solo, portò spesso questa donna a superare le consuetudini del suo tempo, a girar per “caruggi” tra persone di dubbi costumi, in “uscita”, come quella Chiesa che, secoli dopo, chiamerà a raccolta un Papa venuto “dalla fine del mondo”, Francesco, per spingerla nuovamente a camminare sulle strade del mondo, fuori dai “recinti”, fossero anche solo quelli del sacro.

**«Priego Dio mi doni,
in prima, grazia
d'amarlo e servirlo con
tutto il cuore e forze,
ché così desidero».**

Virginia, così austera nei costumi e attenta al decoro e alla “ragionevolezza” della sua persona, non badò alle critiche dei benpensanti, di coloro che furono suoi pari per nobili natali, ma non per slancio d'animo. La sua nobiltà è commisurata alla sua capacità di rispondere al Vangelo.

Questa donna, che fu prima sposa, poi madre, ed infine, giovanissima, vedova, pur rimanendo «nel mondo», si consacrò interamente a Cristo seguendo perfettamente la “via del distacco e della rinuncia” proposta dal Vangelo e, «sciogliendosi da tutti gli effetti mondani, si concentrò e si strinse con vivacità d'amore allo Sposo dell'anima sua, di modo che essendo Dio il suo principal scopo ed oggetto, tutti i suoi pensieri e azioni eran rivolte ad esso solo»⁴³. Tutta presa da Dio, «si ridusse a tale che né sapea né potea parlare che di Dio e di cose divine». L'unione spirituale che Virginia sperimenta, fa dire che questa donna «viveva costantemente alla presenza di Dio», cosa che non la sottrae ai suoi molteplici impegni, o dal governare e organizzare le case della sua opera, dall'istruire ed educare, anzi.

«Priego Dio di non



**fare al mio corpo
che il necessario,
ché così desidero».**

Virginia «si levava, d'ordinario, molto di buon mattino, a segno che prima dell'alba aveva fatto una buona ora d'orazione, dinanzi l'immagine della SS. Vergine, sempre con due ginocchia in terra, con gli occhi chiusi, con le mani in croce, e con la fronte per terra e mai appoggiata, e spesso con proflui di lagrime». La sua giornata proseguiva nelle faccende legate al governo delle case del Refugio, nella questua e nell'incetta di elemosine per il sostegno dell'opera della carità, nella visita a domicilio di poveri e “vergognosi”. «La sera, serviva alla cena le sue “figlie”, faceva in casa li servigi, anche vilissimi, e dopo poca refezione, se questa prendeva, perché sovente senza aver preso alcun cibo, ritirata nella sua stanza, leggeva libri di divozione, meditava alla Passione di Cristo Signor Nostro, e faceva alcune ore di orazione, con le ginocchia piegate a terra, senza appoggio, e lì stava per qualche tempo»⁴⁴.

**«Priego Dio conceda
anco a tutta l'umana
generazione, che
tutti vengano al
conoscimento di Dio».**

L'unione spirituale che Virginia viveva costantemente, la spinge a desiderare che tutti si uniscano a lei per lodare il Signore, la Vergine Maria e i Santi. Con questo obbiettivo, chiamava a raccolta grandi e piccini, uomini e donne, finanche galeotti, carcerati e prostitute. Sotto le tante edicole poste ai crocicchi delle strade, invitava le donne che, «filando o facendo calzette stavano per

⁴² DIETRICH BONHOEFFER, *Sermone della III Domenica di Avvento 1939*, in *Riconoscere Dio al centro della vita*

⁴³ *Embr.*, LXXV, 260-261, p. 344.

⁴⁴ *Embr.*, LXXI, 256-258, pp. 342-343 (testimonianza della serva di Virginia, Maria Pizzorno).

Genova, sulle porte o per le strade. Le univa dicendo: “Venite exultemus Domino, iubilemus Deo salutaris nostro”, e convocandole cantava con loro la terza parte del Rosario, alcune lodi, le istruiva negli articoli della fede, faceva che richiedessero elemosine per formare qualche statua o pittura, ossia l’immagine di Cristo Signor Nostro, o di Maria sua Madre Vergine, o di qualche altro Santo, inanzi della quale potessero con maggior divozione lodar Dio Benedetto»⁴⁵.

Pregare e far sì che anche gli altri preghino, perché tutta l’energia non sgorga che dalla preghiera, come ha insegnato il *Divin Maestro*. L’unione indissolubile con Dio, quel cuore che arde indefessamente nel profondo dell’anima, fino ad intaccare le ossa (Ger 20, 9), non può che uscire e divenire “contagioso”, una parola, unitamente a “virale”, che in questi giorni di epidemia ha assunto il suo significato letterario. Eppure Virginia è così e la sua testimonianza trascina le persone, le cambia, le porta a Dio.

Allo stesso modo vuole che le sue “figlie”, privilegiate del suo insegnamento ed esempio, oltre a lavorare per garantirsi il giusto sostentamento, preghino, quasi come delle religiose consacrate nella vita monastica. Un’ora da dedicarsi alla meditazione ogni giorno, preghiere comuni, che invogliano le anime ad unirsi in una sola voce, rivolgendosi con fiducia a Dio. «Al suono di ogni ora un saluto collettivo al Crocifisso con breve orazione, che [lo Squarciafico] nell’Embrione, confessa di non più ricordare, ma che dopo trecento anni le “figlie” di Virginia reciteranno ancora: “Signor mio Gesù Cristo, per quella pena amarissima che sosteneste per me sulla croce, particolarmente quando l’anima vostra si separò dal sacratissimo vostro corpo, abbiate pietà e misericordia dell’anima mia, quando uscirà dal mio corpo»⁴⁶. Le “figlie” di Virginia, *Terziarie Francescane*, forse seguirono in questo l’esempio del padre San Francesco e dei primi frati che, ai primordi dell’Ordine minoritico, «ad ogni ora e quando suonano le campane» eran soliti render lodi a Dio, invogliando il popolo a seguire il loro esempio⁴⁷. Allo stesso modo, come successe a Virginia che divenne maestra per le sue “figlie”, i frati chiesero a Francesco «con insistenza che insegnasse loro a pregare, perché, comportandosi con semplicità di spirito, non conoscevano ancora l’ufficio liturgico. Ed egli rispose: «Quando pregate, dite: Padre nostro...! e: “Ti adoriamo, o Cristo, in tutte le tue chiese che sono nel mondo e Ti benediciamo, perché con la tua santa croce hai redento il mondo”. E questo gli stessi discepoli del pio maestro si impegnavano ad osservare

con ogni diligenza, perché si proponevano di eseguire perfettamente non solo i consigli fraterni e i comandi di lui, ma perfino i suoi segreti pensieri, se riuscivano in qualche modo a intuirli»⁴⁸.

L’amore di Virginia per le cose di Dio, oltre manifestarsi nell’attaccamento alla preghiera, nell’attento ascolto e nella meditazione della Parola, nella contemplazione del volto sfigurato del Cristo, che ella drammaticamente descrisse nel *Memoriale della Passione*, un volto riconosciuto nelle fattezze, altrettanto sfigurate, dei suoi assistiti, quest’amore donato si manifestò anche nella sua intensa vita eucaristica. «Sentiva ogni giorno, una o più messe, secondo la comodità che aveva de’ sacerdoti, o secondo che il tempo o i negozi, lo consentiva, con tale divozione e attenzione, il più delle volte rapita»⁴⁹. Nell’Eucaristia, lo Sposo offre alla sposa tutto sé stesso, spingendosi al limite nel dono, quello della Sua stessa vita, facendosi per l’amata “cibo e bevanda di vita”. «Prendete e mangiate, questo è il mio corpo». «Prendete e bevete, questo è il mio sangue» (Mt 26, 26.28). Le nozze si celebrano in quest’unione, in quanto è «mangiando le membra dello Sposo celeste e bevendo il suo Sangue, che noi realizziamo con lui un’unione nuziale»⁵⁰. «Attraverso l’eucaristia, Cristo e l’anima divengono una sola carne, come lo Sposo e la sposa». Virginia ha questa comprensione del mistero eucaristico. La sua devozione verso il Corpo e Sangue di Cristo, corrisponde ad una profonda comprensione teologica del mistero eucaristico. Ella scrive, nel solco della più autentica tradizione patristica, che chiunque si nutre “devotamente” del Corpo e Sangue di Cristo, «nello stesso Cristo verrà mutato».

**«Priego Dio mi doni
grazia di prepararmi,
per quanto posso, alla
Santissima comunione;
e che ogni azione che
farò sia apparecchio a
riceverla, e per la sua
infinità bontà e
misericordia e per li
meriti infiniti della sua
santissima Passione mi**

⁴⁵ *Embr.*, XLII, 148, p. 320.

⁴⁶ LUIGI TRAVERSO, *Virginia Centurione Bracelli*, Roma 1978, p. 99.

⁴⁷ FRANCESCO D’ASSISI, *Prima lettera ai custodi* [FF 243].

⁴⁸ TOMMASO DA CELANO, *Vita prima*, XVII, 45 [FF 399].

⁴⁹ *Embr.*, LXXIII, 258, p. 343.

⁵⁰ TEODORETO DI CIRO, *Commento al Cantico dei Cantici*, in PG LXXXI, 128 B.

**dia grazia, che quando
l'avrò ricevuto nel
Santissimo Sacramento,
non lo lasci mai più, ma
gli tenga continuamente
compagnia con
desiderio continuo
d'arrivarlo a vedere
in Paradiso».**

Sant'Ignazio di Antiochia, nel II secolo, nella sua lettera alla comunità di Magnesia, scriveva: «Bisogna non solo dirsi e chiamarsi cristiani, ma esserlo». Poco più avanti, facendo riferimento al conio imperiale, il santo vescovo diceva che, per essere realmente cristiani, «fedeli nella carità», bisogna portare l' "impronta coniatà" di Gesù Cristo su un verso e quella di Dio Padre sull'altro ⁵¹. L'esempio di Virginia Bracelli ci sprona a maturare una forte identità cristiana e, allo stesso tempo, un'autenticità di vita che si misura nell'ordinario della vita.

Il percorso di Virginia verso l'autenticità, è un percorso di "spogliazione". Ella, ad imitazione del Cristo della Croce, si spogliò di tutto ciò che l'appesantiva e rallentava nella sua corsa, rinunciando ai beni terreni, mettendoli a servizio della carità, facendosi serva obbediente in tutto, fin del più vile tra gli uomini.

Spogliarsi «dell'uomo vecchio» (Ef 4, 22), per rinnovarsi nello spirito: ecco quanto Virginia mise in atto. Spogliarsi per rivestirsi di Cristo (Rom 13, 14; Ap 6, 11); della giustizia, della santità e della verità; «dell'uomo nuovo, creato secondo Dio» (Ef 4, 24); del "vincolo della perfezione", cioè della «carità» (Col 3, 14), unita alla virtù dell'umiltà (1 Pt 5, 5). Rivestita dell'abito sponsale, l'anima di Virginia, come la sposa del Cantico, può entrare nel "talamo nuziale" (Mt 22, 10-13) e in quell'intimità, unita all'Amato, ascoltare la «musica silenziosa», il suono delle melodie dell'amore, gustando la «cena che ristora e innamora» ⁵².

**«Priego Dio mi doni
grazia di essere molto
accorta nel parlare et
essere più pronta al**

**fare che al dire, ché
così desidero».**

«Non si tratta, di inventare un "nuovo programma". Il programma c'è già: è quello di sempre, raccolto dal Vangelo e dalla viva Tradizione. Esso si incentra, in ultima analisi, in Cristo stesso, da conoscere, amare, imitare, per vivere in lui la vita trinitaria, e trasformare con lui la storia fino al suo compimento nella Gerusalemme celeste. È un programma che non cambia col variare dei tempi e delle culture, anche se del tempo e della cultura tiene conto per un dialogo vero e una comunicazione efficace. Questo programma di sempre è il nostro per il terzo millennio. [...]

Se il Battesimo è un vero ingresso nella santità di Dio attraverso l'inserimento in Cristo e l'inabitazione del suo Spirito, sarebbe un controsenso accontentarsi di una vita mediocre, vissuta all'insegna di un'etica minimalistica e di una religiosità superficiale... Come il Concilio stesso ha spiegato, questo ideale di perfezione non va equivocato come se implicasse una sorta di vita straordinaria, praticabile solo da alcuni "geni" della santità. Le vie della santità sono molteplici, e adatte alla vocazione di ciascuno. [...]

È ora di riproporre a tutti con convinzione questa "misura alta" della vita cristiana ordinaria: tutta la vita della comunità ecclesiale e delle famiglie cristiane deve portare in questa direzione. È però anche evidente che i percorsi della santità sono personali, ed esigono una vera e propria pedagogia della santità, che sia capace di adattarsi ai ritmi delle singole persone. [...] Per questa pedagogia della santità c'è bisogno di un cristianesimo che si distingue innanzitutto nell'arte della preghiera» ⁵³.



⁵¹ IGNAZIO DI ANTIOCHIA, *Lettera ai cristiani di Magnesia*, IV, 1 – V, 1-2.

⁵² GIOVANNI DELLA CROCE, *Cantico spirituale*, str. 14.

⁵³ GIOVANNI PAOLO II, *Novo millennio ineunte*, n. 29.31-32

Tous sur le même bateau



Supplication au Seigneur pour la guérison d'un monde blessé et souffrant

Le Pape François était seul sur la place Saint Pierre, vendredi soir 27 mars, pour un moment de prière. Un temps de supplication et d'intercession, marqué par l'écoute de la Parole de Dieu, suivi d'une homélie, d'une adoration du Saint-Sacrement et d'une bénédiction *Urbi et Orbi* à destination des personnes affectées par la pandémie actuelle de coronavirus et à toute l'humanité.

Cette cérémonie au format inédit s'est tenue dans une atmosphère de profonde gravité, quelques minutes après l'annonce du bilan humain de près d'un millier de morts du *Covid-19* pour cette seule journée en Italie, un chiffre aussi glaçant que la pluie et le froid qui balayaient la Place Saint-Pierre, vide de tout pèlerin. Après la proclamation d'un

extrait de l'Évangile, tiré du 4e chapitre de Saint Marc (vv. 35-41), le Pape François, abrité sous l'auvent habituellement utilisé pour les audiences générales et les messes en extérieur, a délivré une méditation mettant en relief les points communs entre la crise traversée par les disciples dans ce récit, et celle vécue actuellement par une grande partie de la population mondiale, confrontée à une pandémie d'une ampleur inconnue dans l'histoire récente, et aux effets sociaux et économiques dévastateurs.



HOMÉLIE DU PAPE FRANÇOIS

Le soir venu» (Mc 4, 35). Ainsi commence l'Évangile que nous avons écouté. Depuis des semaines, la nuit semble tomber. D'épaisses ténèbres couvrent nos places, nos routes et nos villes; elles se sont emparées de nos vies en remplissant tout d'un silence assourdissant et d'un vide désolant, qui paralyse tout sur son passage: cela se sent dans l'air, cela se ressent dans les gestes, les regards le disent.

Nous nous retrouvons apeurés et perdus. Comme les disciples de l'Évangile, nous avons été pris au dépourvu par une tempête inattendue et furieuse. Nous rendons compte que nous nous trouvons dans la même barque, tous fragiles et désorientés, mais en même temps tous importants et nécessaires, tous appelés à ramer ensemble, tous ayant besoin de nous reconforter mutuellement. Dans cette barque... nous trouvons tous. Comme ces disciples qui parlent d'une seule voix et dans l'angoisse disent: «*Nous sommes perdus*» (v. 38), nous aussi, nous nous apercevons que nous ne pouvons pas aller de l'avant chacun tout seul, mais seulement ensemble.

Il est facile de nous retrouver dans ce récit. Ce qui est difficile, c'est de comprendre le comportement de Jésus. Alors que les disciples sont naturellement inquiets et désespérés, il est à l'arrière, à l'endroit de la barque qui coulera en premier. Et que fait-il ? Malgré tout le bruit, il dort serein, confiant dans le Père – c'est la seule fois où, dans l'Évangile, nous voyons Jésus dormir –. Puis, quand il est réveillé, après avoir calmé le vent et les eaux, il s'adresse aux disciples sur un ton de reproche: «*Pourquoi êtes-vous si craintifs? N'avez-vous pas encore la foi?*» (v. 40).

Cherchons à comprendre. En quoi consiste le manque de foi de la part des disciples, qui s'oppose à la confiance de Jésus? Ils n'avaient pas cessé de croire en lui. En effet, ils l'invoquent. Mais voyons comment ils l'invoquent: «*Maître, nous sommes perdus; cela ne te fait rien?*» (v. 38). Cela ne te fait rien: ils pensent que Jésus se désintéresse d'eux, qu'il ne se soucie pas d'eux. Entre nous, dans nos familles, l'une des choses qui fait le plus mal, c'est quand nous nous entendons dire: «*Tu ne te soucies pas de moi?*». C'est une phrase qui blesse et déclenche des tempêtes dans le cœur. Cela aura aussi touché Jésus, car lui, plus que personne, tient à nous. En effet, une fois invoqué, il sauve ses disciples découragés.

La tempête démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et priorités. Elle nous démontre comment nous avons laissé endormi et abandonné ce qui alimente, soutient et donne force à notre vie ainsi qu'à notre communauté. La tempête révèle toutes les intentions d'«*emballer*» et d'oublier ce qui a nourri l'âme de nos peuples, toutes ces tentatives d'anesthésier avec des habitudes apparemment «*salvatrices*», incapables de faire appel à nos racines et d'évoquer la



mémoire de nos anciens, en nous privant ainsi de l'immunité nécessaire pour affronter l'adversité.

À la faveur de la tempête, est tombé le maquillage des stéréotypes avec lequel nous cachions nos «*ego*» toujours préoccupés de leur image; et reste manifeste, encore une fois, cette appartenance commune (bénie), à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire: le fait d'être frères.

«*Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi?*». Seigneur, ce soir, ta Parole nous touche et nous concerne

tous. Dans notre monde, que tu aimes plus que nous, nous sommes allés de l'avant à toute vitesse, en nous sentant forts et capables dans tous les domaines. Avides de gains, nous nous sommes laissé absorber par les choses et étourdir par la hâte. Nous ne nous sommes pas arrêtés face à tes rappels, nous ne nous sommes pas réveillés face à des guerres et à des injustices planétaires, nous n'avons pas écouté le cri des pauvres et de notre planète gravement malade. Nous avons continué notre route, imperturbables, en pensant rester toujours sains dans un monde malade. Maintenant, alors que nous sommes dans une mer agitée, nous t'implorons: "*Réveille-toi Seigneur!*".

«*Pourquoi êtes-vous si craintifs? N'avez-vous pas encore la foi?*». Seigneur, tu nous adresses un appel, un appel à la foi qui ne consiste pas tant à croire que tu existes, mais à aller vers toi et à se fier à toi. Durant ce Carême, ton appel urgent résonne: "*Convertissez-vous*", «*Revenez à moi de tout votre cœur*» (Jl 2, 12). Tu nous invites à saisir ce temps d'épreuve comme un temps de choix. Ce n'est pas le temps de ton jugement, mais celui de notre jugement: le temps de choisir ce qui importe et ce qui passe, de séparer ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas. C'est le temps de réorienter la route de la vie vers toi, Seigneur, et vers les autres. Et nous pouvons voir de nombreux compagnons de voyage exemplaires qui, dans cette peur, ont réagi en donnant leur vie. C'est la force agissante de l'Esprit déversée et transformée en courageux et généreux dévouements. C'est la vie de l'Esprit capable de racheter, de valoriser et de montrer comment nos vies sont tissées et soutenues par des personnes ordinaires, souvent oubliées, qui ne font pas la une des journaux et des revues ni n'apparaissent dans les grands défilés du dernier show mais qui, sans aucun doute, sont en train d'écrire aujourd'hui les événements décisifs de notre histoire: médecins, infirmiers et infirmières, employés de supermarchés, agents d'entretien, fournisseurs de soin à domicile, transporteurs, forces de l'ordre, volontaires, prêtres, religieuses et tant et tant d'autres qui ont compris que personne ne se sauve tout seul. Face à la souffrance, où se mesure le vrai développement de nos peuples, nous découvrons et nous expérimentons la prière sacerdotale de Jésus: «*Que tous soient un*» (Jn 17, 21). Que de personnes font preuve chaque jour de patience et insufflent l'espérance, en veillant à ne pas créer la panique mais la coresponsabilité! Que de pères, de mères, de grands-pères et de grands-mères, que d'enseignants montrent à nos enfants, par des gestes simples et quotidiens, comment affronter et traverser une crise en réadaptant les habitudes, en levant les regards et en stimulant la prière! Que de personnes prient, offrent et intercèdent pour le bien de tous. La prière et le service discret: ce sont nos armes gagnantes!

«*Pourquoi avez-vous peur? N'avez-vous pas encore la foi?*». Le début de la foi, c'est de savoir qu'on a besoin de salut. Nous ne sommes pas autosuffisants; seuls, nous faisons naufrage: nous avons besoin du Seigneur, comme les anciens navigateurs, des étoiles. Invitons Jésus dans les barques de nos vies. Confions-lui nos peurs, pour qu'il puisse les vaincre. Comme les disciples, nous ferons l'expérience qu'avec lui à bord, on ne fait pas naufrage. Car voici la force de Dieu: orienter vers le bien tout ce qui nous arrive, même les choses tristes. Il apporte la sérénité dans nos tempêtes, car avec Dieu la vie ne meurt jamais.

Le Seigneur nous interpelle et, au milieu de notre tempête, il nous invite à réveiller puis à activer la solidarité et l'espérance capables de donner stabilité, soutien et sens en ces heures où tout semble faire naufrage. Le Seigneur se réveille pour réveiller et raviver notre foi pascale. Nous avons une ancre: par sa croix, nous avons été sauvés. Nous avons un gouvernail: par sa croix, nous avons été rachetés. Nous avons une espérance: par sa croix, nous avons été rénovés et embrassés afin que rien ni personne ne nous sépare de son amour rédempteur. Dans l'isolement où nous souffrons du manque d'affections et de rencontres, en faisant l'expérience du manque de beaucoup de choses, écoutons une fois encore l'annonce qui nous sauve: il est ressuscité et vit à nos côtés. Le Seigneur nous exhorte de sa croix à retrouver la vie qui nous attend, à regarder vers ceux qui nous sollicitent, à renforcer, reconnaître et stimuler la grâce qui nous habite. N'éteignons pas la flamme qui faiblit (cf. Is 42, 3) qui ne s'altère jamais, et laissons-la rallumer l'espérance.

Embrasser la croix, c'est trouver le courage d'embrasser toutes les contrariétés du temps présent, en abandonnant un moment notre soif de toute puissance et de possession, pour faire place à la créativité que seul l'Esprit est capable de susciter. C'est trouver le courage d'ouvrir des espaces où tous peuvent se sentir appelés, et permettre de nouvelles formes d'hospitalité et de fraternité ainsi que de solidarité. Par sa croix, nous avons été sauvés pour accueillir l'espérance et permettre que ce soit elle qui renforce et soutienne toutes les mesures et toutes les pistes possibles qui puissent aider à nous préserver et à sauvegarder. Êtreindre le Seigneur pour embrasser l'espérance, voilà la force de la foi, qui libère de la peur et donne de l'espérance.

«*Pourquoi êtes-vous si craintifs? N'avez-vous pas encore la foi?*». Chers frères et sœurs, de ce lieu, qui raconte la foi, solide comme le roc, de Pierre, je voudrais ce soir vous confier tous au Seigneur, par l'intercession de la Vierge, salut de son peuple, étoile de la mer dans la tempête. Que, de cette colonnade qui embrasse Rome et le monde, descende sur vous, comme une étreinte consolante, la bénédiction de Dieu. Seigneur, bénis le monde, donne la santé aux corps et le réconfort aux cœurs. Tu nous demandes de ne pas avoir peur. Mais notre foi est faible et nous sommes craintifs. Mais toi, Seigneur, ne nous laisse pas à la merci de la tempête. Redis encore: «*N'ayez pas peur*» (Mt 28, 5). Et nous, avec Pierre, "*nous nous déchargeons sur toi de tous nos soucis, car tu prends soin de nous*" (cf. 1P 5, 7).

NOUVELLES DE L'ERMITAGE

À

l'ermitage, les travaux se sont poursuivis jusqu'au mois de janvier, date à laquelle la sécurité du clocher a été achevée et l'échafaudage a été démonté, ce qui, pendant deux années, a conservé toute la structure dans un étai en fer. Le système de protection contre la foudre reste à compléter.

Même le toit de l'église, ayant subi des dommages en raison de la chute de matériaux qui ont rompu la cuspide du clocher frappé par la foudre en novembre 2017, a été restauré et on a rétabli la couverture de l'abside. Qu'est-ce qui reste en suspens? Encore beaucoup : la salle paroissiale – qui a subi les dégâts de l'incendie –, la façade de l'église, les installations électriques, électroniques et les cloches.



des autels et niches originales qui gardent les statues de la Vierge Marie et de Sainte Lucie, restaurées ces dernières années.

Je remercie sincèrement ceux qui ont soutenu les interventions faites.

Ayant obtenu les autorisations, j'ai procédé à la mise en place d'une première intervention visant à restaurer le projet d'origine de la nef de l'église, avec la démolition des deux autels ajoutés dans les années 1950, et à entamer la restauration



Le 1^{er} février, à Mâcon (71), comme les autres années, j'ai participé à l'**Assemblée Générale de l'Association Chemin d'Assise**. Tant de joie pour les nombreuses personnes qui ont participé à la rencontre, mais surtout grande était la joie de retrouver de nombreux frères, amis, pèlerins qui sont passés à l'ermitage ces dernières années. L'espoir est de pouvoir participer à l'assemblée l'année prochaine avec une petite délégation italienne.

Malheureusement, la situation actuelle me fait dire que, cette année, il ne sera pas possible pour les pèlerins de commencer ou de continuer leur pèlerinage. Ces pages veulent donner une aide, un soutien et un encouragement pour faire de nous, déjà aujourd'hui, des **"pèlerins de l'absolu"**.

Il Signore T vi benedica!

Fr. Cristiano de Jésus +

